

De Lipstick Traces aux punks allemands Entretien avec Gérard Berréby

Dans quelles circonstances et pour quelle raison avez-vous décidé de publier *Lipstick Traces* de Greil Marcus, l'ouvrage qui inaugure votre collection musique ?

Gérard Berréby



Collectif
Répertoire Musique
Allia, 2011

déjà publié des ouvrages et des entretiens autour des mouvements dada, lettriste et situationniste. Et Greil Marcus établit un lien souterrain entre ces mouvements et les Sex Pistols. Cette « histoire secrète » était déjà une référence aux États-Unis. Il y a une figure qui apparaît et réapparaît tout au long de ce livre. Ses instincts sont fondamentalement cruels ; sa manière est intransigeante. Il propage l'hystérie, mais il est immunisé contre elle. Il est au-delà de la tentation, parce que, malgré sa rhétorique utopiste, la satisfaction est le cadet de ses soucis. C'est un moraliste et un rationaliste, mais il se présente lui-même comme un sociopathe. Quelle que soit la violence de la marque qu'il laissera sur l'histoire, il est condamné à l'obscurité, qu'il cultive comme un signe de profondeur. Johnny Rotten/John Lydon en est une version ; Guy Debord une autre. Saint-Just était un ancêtre, mais dans cette histoire, Richard Huelsenbeck en est le prototype.

Une intention délibérée ou un plan d'ensemble était-il d'emblée prévu ? Comment les autres titres sont-ils venus s'ajouter au premier ? Dirigez-vous seul la collection ou avez-vous un conseiller, attaché ou ponctuel, qui vous assiste ?

Aucune intention, si ce n'est inconsciente, n'a guidé mes choix. Encore moins un plan d'ensemble. Le titre suivant m'a été soufflé par Greil Marcus : il m'a confié que le livre qui lui avait donné envie d'écrire sur le rock était *Awopbopaloobop Alopbamboom* de Nik Cohn. J'en ai pris connaissance et, bamboom, on l'a publié quelques mois après *Lipstick Traces*. Nick Tosches est ensuite entré en scène avec *Country...* Et Jon Savage, auteur de *The England's Dreaming*, m'a suggéré de publier *Bass Culture*. Les choses se font bien souvent au hasard des rencontres et elles sont nombreuses autour de ces livres. Il n'y a donc pas un conseiller en particulier. Je ne me suis pas dit : je vais créer une collection dédiée à la musique. Je voulais publier ce livre-ci et ce livre-là. Souvent on fait quelque chose et en réalité on fait autre chose et tout renvoie à tout. Et rien n'est séparé... *Lipstick Traces. Une histoire secrète du XX^e siècle* se trouve aux côtés d'*Europeana* du Tchèque Patrik Ourednik, sous-titré « une brève histoire du XX^e siècle ». Tout se rejoint. Et ces ouvrages autour de la musique prennent leur importance parce qu'ils sont soutenus par tous les autres ouvrages, ce qui exclut l'intervention d'un quelconque spécialiste de quoi que ce soit, dans le domaine musical ou littéraire. Ce que je fais est précisément de l'anti-séparation et de l'anti-spécialité. À partir de là, un

directeur de collection s'inspire d'une partie de ce travail et ce faisant se renforce dans la périphérie et s'éloigne du point central. C'est-à-dire exactement le contraire de ce que je fais.

Même si vous n'aviez pas a priori l'envie de constituer une bibliothèque musicale, la collection musique existe bel et bien. Après une vingtaine de titres publiés, quelle cohérence trouvez-vous a posteriori à cet ensemble ? Quelles lignes de force s'en dégagent ?

Tous ces livres montrent les racines d'un genre musical, ils s'attachent à des contextes historiques, sociaux, politiques et culturels. Comme *Lipstick Traces*, leurs auteurs optent pour la transversalité comme vous dites. Soit ils ont fait un travail documentaire remarquable pour en donner une histoire, soit ils ont recueilli des témoignages aussi bien auprès des musiciens que des protagonistes qui leur ont permis d'exister. Michael Boehlke et Henryk Gericke, par exemple, s'entretiennent avec un ancien diacre social qui accueillait les punks dans son église en RDA. Jon Savage interviewe Jordan, vendeuse au Sex et préfiguration incarnée du style punk... Quant à Barney Hoskyns, il adopte avec *Waiting for the Sun* une démarche originale. Raconter non pas l'histoire d'un groupe ou d'un style, mais celle de la scène musicale d'une ville, Los Angeles, des années 1940 aux années 2000, si bien qu'il parle aussi bien du cool jazz de Chet Baker et Miles Davis que du rap west coast, d'Ice Cube que des Doors, des Byrds ou encore de Frank Zappa.

Vous avez réalisé un catalogue dédié à vos ouvrages sur la musique, mais ils font avant tout partie du projet éditorial d'Allia. Comment définiriez-vous ce projet qui compte maintenant plus de cinq cents titres au catalogue et comment se sont intégrés les volumes consacrés à la musique dans cet ensemble ?

Ils s'y fondent par les liens qu'ils tissent avec les avant-gardes notamment. Andrew Unruh d'Einstürzende Neubauten crie bien haut : « Les dadaïstes nous auraient kiffés. » Ou si vous préférez : « Celui qui dort rate des trucs. » Et puis, s'il y a une esthétique graphique de la collection, d'autres titres qui ne concernent pas la musique s'y sentent chez eux, comme *The Other Hollywood* de Legs McNeil et Jennifer Osborne, histoire de l'industrie pornographique aux États-Unis. Et Jon Savage se retrouve avec *Machine Soul* aux côtés de William Blake ou Paul Valéry... Chaque livre représente un courant de pensée et, quand celle-ci est juste, elle est transhistorique. Il n'y a pas de

sous-genre. Et on tue un genre dès qu'on le spécialise et qu'on le propose à un public déterminé. Le but de la manœuvre est de faire des livres pour des gens qui a priori ne les liraient pas.

À chaque époque, des courants de pensée, de sensibilité, de goût convergent ou s'affrontent selon les réalités sociales dont ils témoignent et qui sont les lignes de force de l'époque elle-même. Mon projet éditorial s'inscrit naturellement dans de tels courants, qui interfèrent toujours, dont chacun renvoie à d'autres et s'en nourrit plus ou moins consciemment.

De tels courants, et ce qu'ils manifestent de la réalité sociale, constituent les moments de l'époque ultérieure et de ses lignes de force, jusqu'à notre présent, qui n'est évidemment pas définitif. C'est à ce titre qu'ils nous intéressent, comme témoins de ce qui nous a formés et, par conséquent, de l'avenir que nous choisirons. Nous supputons qu'il en est de même pour des lecteurs qui nous ressemblent et qui trouveront ainsi à l'agencement de notre catalogue l'avantage qu'on peut attendre d'une bibliothèque.

Le mouvement rock et ses différents avatars est souvent lié, tout comme l'évolution des idées politiques, sinon à la révolution, du moins à la subversion et à la contestation de l'époque précédente et du pouvoir en place. Le mouvement est également prompt à la récupération et à la spectacularisation. Si le rock est plus directement en phase avec un ancrage populaire, il est également plus vite récupéré. Comment expliquez-vous ce décalage ?

S'il ne se saborde pas lui-même à temps, il est en somme au principe même d'un mouvement d'être récupéré. La notion de « rock » regroupe des expressions fort diverses et toutes ne sont pas nécessairement récupérées. Le rock a ses héros oubliés... Et puis tout ce qui est subversif un temps finit par s'institutionnaliser. Et apparaît un nouveau mouvement subversif qui reprend le programme là où l'avaient laissé les précédents. Le propre de tout mouvement transgressif est de se saborder puis d'être récupéré. Imaginez une avant-garde composée de vieux croûtons grincheux tentés de défendre le dogme, c'est plutôt comique, si ce n'est pathétique.

Le monde francophone est concerné par le rock depuis ses débuts, mais ne produit pas de discours critique sur le phénomène. Votre catalogue musique est presque totalement anglo-saxon. À quoi est dû à votre avis ce vide éditorial

critique francophone ? Le développement de votre catalogue suscite-t-il des projets écrits en français que vous envisagez de publier ?

Pour l'instant, je n'ai pas reçu de proposition d'ouvrages directement écrits en français qui ont attiré mon attention. Sinon, si un livre est bon, je le publie. Mais les critiques français ne se lancent visiblement pas dans ce type de travail de longue haleine. Je crois que les Français n'ont point l'envergure des Anglo-saxons pour mener à bien ce genre de tâche. Je ne vois aucun Français capable d'écrire *Country* de Nick Tosches par exemple. Un livre où l'auteur explore les zones obscures de l'histoire de la country music, pas sa popularité actuelle ; écrire un livre pour ceux qui s'intéressent davantage à la question de savoir d'où vient cette musique et ce qu'elle est profondément, plutôt qu'à son développement récent. Alors que le livre regorge de stars à moitié oubliées, de chanteurs de honky-tonk fanés, de rockabilles obscurs et de musiciens noirs des générations passées, alors que des pages et des pages sont consacrées à des gens comme Jimmie Rodgers, Elvis Presley et Jerry Lee Lewis, ce vieux Willie Nelson et ce vieux Waylon Jennings ne sont signalés qu'en passant. Et tandis que le plus long chapitre du livre est dédié au thème du sexe dans la country music, la vallée de l'ombre du décolleté de Dolly Parton est complètement passée à l'as. Franchement, je ne vois pas de Français pour faire le poids dans cette catégorie. Mais ce que je dis est de notoriété publique.

On trouve également dans votre catalogue des ouvrages qui ne sont pas à proprement parler des ouvrages consacrés au rock. Je pense notamment à *l'Essai sur la radio et le cinéma* de Pierre Schaeffer au livre d'Ian Jack sur la cantatrice Kathleen Ferrier ou au *Caractère fétiche dans la musique* d'Adorno. Comment envisagez-vous cet élargissement ?

Ces livres s'inscrivent aussi bien dans le catalogue général de la maison. Si l'essai jusqu'alors inédit de Pierre Schaeffer anticipe sur la « musique concrète », il évoque aussi l'impact des nouvelles technologies, qui à la fois transmettent et expriment. J'ai aussi publié *l'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* de Walter Benjamin, lui-même ami d'Adorno... Dans *A Voice Is a Person*, Boris Terk livre une analyse poussée de la voix de Kathleen Ferrier mais c'est à la fois une ode amoureuse qui fait basculer son texte dans le récit intérieur. Comment vous le dire, tout est dans tout et il en va ainsi de ma démarche.



Greil Marcus
Lipstick Traces
Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Guillaume Godard
Allia, 1998
560 pages



Nik Cohn
*Awopbopaloobop
 Alopbamboom*
 Traduit de l'anglais
 (États-Unis)
 par Julia Dörner
 Allia, 1999
 288 pages

Deux ouvrages récents défrichent le champ peu connu du punk allemand. Quelle est la spécificité de ce mouvement ?

Sa spécificité est sans doute d'être divisé : d'un côté la RFA, de l'autre la RDA, deux contextes totalement différents qui ont produit des groupes et des succès différents. On connaît encore des groupes du côté Ouest comme Einstürzende Neubauten, Malaria ! ou DAF. À l'Est, l'intervention constante et l'infiltration de la police politique, la Stasi, ont entraîné un mouvement punk nécessairement plus politisé qu'à l'Ouest ou qu'en Angleterre. Et surtout, cela donne un livre-documentaire passionnant et bouleversant, qui nous permet de découvrir des groupes qui n'ont pu, par la force des choses, se faire connaître au-delà du mur.

Quels sont vos projets pour la suite de la collection ?

Nous publierons à l'automne prochain une interview de Glenn Gould par Glenn Gould sur Glenn Gould. Et puis l'imitation de ce que nous faisons m'oblige à créer autre chose tout le temps.

Pensez-vous que le rock est un moment de l'évolution musicale dont l'histoire est terminée, et qui donc peut s'écrire à partir d'un corpus clos, ou est-il toujours un mouvement vivant ? Et si c'est le cas, qui représente pour vous aujourd'hui l'avant-garde ?

L'histoire s'écrit bien sûr plus aisément à partir d'un corpus clos, mais ça sent un peu l'embaumement. Il apparaît régulièrement des genres musicaux. Il n'est qu'à voir le livre de Jeff Chang, *Can't Stop Won't Stop*, qui s'attaque au rap, à ses origines et à son développement. L'idée de génération hip-hop fait fusionner les époques et les races, les localisations géographiques et le pluriculturalisme, les beats qui tuent et le métissage. Autrement, je crois que le temps des avant-gardes proprement dites est définitivement clos.

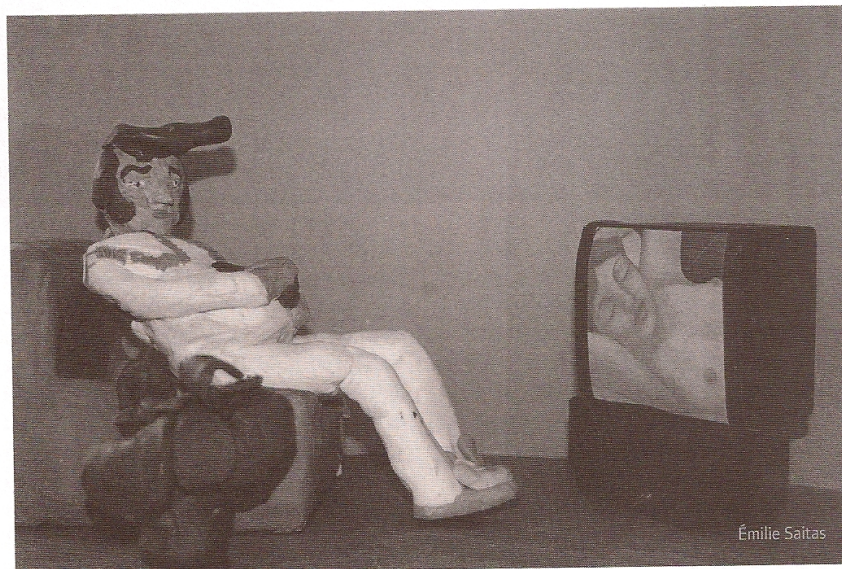
Sur un plan plus personnel ? La découverte de la musique a-t-elle été pour vous un choc esthétique majeur et si oui quel est votre panthéon et quelles sont vos découvertes récentes ?

Ce que je ressens à titre personnel n'a aucune espèce d'importance. Sauf si ce que je ressens est investi dans les ouvrages que je publie. La réponse est dans la question. Quant à mon panthéon et mes découvertes personnelles, ils n'ont d'intérêt que si j'en fais quelque chose ; autrement, *no comment*.

■ *Propos recueillis par Thierry Leroy*

Le site de François Bon : www.tierslivre.net

Le site des éditions Allia : www.editions-allia.com



Émilie Saïtas